NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

105 N° 5 1983

Le communisme soviétique et la démobilisation politique des chrétiens

Michel SCHOOYANS

p. 711 - 730

https://www.nrt.be/it/articoli/le-communisme-sovietique-et-la-demobilisation-politique-des-chretiens-926

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Le communisme soviétique et la démobilisation politique des chrétiens

> Je suis porté à penser que si l'homme n'a pas de foi il faut qu'il serve et, s'il est libre, qu'il croie.
>
> TOCQUEVILLE

LÉNINE ET LE SAUVETAGE DE L'IDÉOLOGIE

On sait combien l'idéologie a mauvaise presse dans la tradition marxiste. Marx présente l'idéologie comme une image renversée, comme une interprétation pervertie, comme le produit d'une fausse conscience ; il l'envisage comme une superstructure qui masque et dérobe l'infrastructure, seule importante en définitive. L'idéologie connote l'occultation, la dissimulation, l'illusion, la manipulation, la mystification, etc. [1]. Cette approche marxiste de l'idéologie est trop connue pour qu'il soit nécessaire de l'évoquer plus longuement ici [2].

Idéologie bourgeoise et idéologie socialiste

Or dès 1902, dans *Que faire ?*, Lénine expose que « la classe ouvrière allemande est ... partagée entre plusieurs idéologies » ; il en énumère quelques-unes : catholique et monarchiste ; bourgeoise-trade-unioniste ; social-démocrate [3]. Mais, en fin de compte,

> le problème se pose *uniquement ainsi* : idéologie bourgeoise ou idéologie socialiste. Il n'y a pas de milieu (car l'humanité n'a pas élaboré une « troisième idéologie » ; et puis d'ailleurs, dans une société déchirée par

1. Voir surtout Karl MARX et Friedrich ENGELS, *L'idéologie allemande*, édit. Gilbert BADIA et collaborateurs, Paris, Ed. Sociales, 1968. Cf. spécialement le t. I, 1, consacré à Feuerbach (p. 45-109). Autres textes dans *Le manifeste communiste*, dans Karl MARX, *Œuvres. Economie* I, édit. Maximilien RUBEL, coll. *Bibliothèque de la Pléiade*, Paris, Gallimard, 1972 ; voir p. ex. p. 182 s. ; la *Critique de l'économie politique*, *ibid.*, p. 272 s. ; *Le Capital*, *ibid.*, p. 613 s. etc.

2. Des textes de Karl MARX et de Friedrich ENGELS *Sur la religion* ont été choisis et traduits par Gilbert Badia et ses collaborateurs, et publiés aux Editions Sociales, Paris, 1972. De l'immense littérature sur Marx et la religion, nous mentionnerons simplement Charles WACKENHEIM, *La faillite de la religion d'après Karl Marx*, Paris, P.U.F., 1963 ; Nguyen NGOC VU. *Idéologie et religion d'après Marx et Engels*. Coll. *Philosophie de l'esprit*, Paris, Aubier Montaigne, 1975.

3. LÉNINE, dans *Que faire ?* (1902). Nous renvoyons aux *Œuvres choisies* en deux volumes, vol. I., t. 1, Ed. en langues étrangères, Moscou, 1954, p. 239 s.

> les antagonismes de classes, il ne saurait jamais exister d'idéologie en dehors ou au-dessus des classes). C'est pourquoi *tout* recul de l'idéologie socialiste, *tout éloignement* vis-à-vis de cette dernière implique un renforcement de l'idéologie bourgeoise. On parle de spontanéité. Mais le développement *spontané* du mouvement ouvrier aboutit justement à le subordonner à l'idéologie bourgeoise, car le mouvement ouvrier spontané, c'est le trade-unionisme ... ; or le trade-unionisme, c'est justement l'asservissement idéologique des ouvriers par la bourgeoisie. C'est pourquoi notre tâche, celle de la social-démocratie est de combattre la spontanéité ... [En effet,] *tout* culte de la spontanéité du mouvement ouvrier, toute diminution du rôle de « l'élément conscient », du rôle de la social-démocratie *signifie* par là-même ... *un renforcement de l'influence bourgeoise sur les ouvriers.* Tous ceux qui parlent de « surestimation de l'idéologie », d'exagération du rôle de l'élément conscient, etc., se figurent que le mouvement purement ouvrier est par lui-même capable d'élaborer et qu'il élaborera pour soi une idéologie indépendante ... Mais c'est une erreur profonde [4].

De ces textes, nous retiendrons que Lénine distingue deux grands types d'idéologies. La conception traditionnelle de l'idéologie, telle qu'elle avait été stigmatisée par Marx, est relevée, critiquée : l'idéologie *bourgeoise* est rejetée, non comme idéologie, mais parce que bourgeoise. Cette idéologie bourgeoise est le fer de lance de la récupération de la classe ouvrière par la bourgeoisie. Seule est retenue l'idéologie *socialiste*, qui a droit de cité en raison de son caractère « scientifique », et qui à ce titre est parfois désignée du nom de doctrine, de théorie, d'élément conscient.

Savoir ou croyance ?

Pour Lénine, cette doctrine a pour fondement le matérialisme de Marx : « Aujourd'hui — depuis la parution du *Capital* — la conception matérialiste de l'histoire n'est plus une hypothèse mais une doctrine scientifiquement démontrée ... Le matérialisme n'est pas une conception scientifique par excellence de l'histoire ..., mais la seule conception scientifique [5]. » Précisément,

> la doctrine socialiste ... est née des théories philosophiques, historiques, économiques élaborées par les représentants instruits des classes posédantes, par les intellectuels. Les fondateurs du socialisme scientifique contemporain, Marx et Engels, étaient eux-mêmes, par leur situation sociale, des intellectuels bourgeois. De même en Russie, la doctrine théorique de la social-démocratie surgit d'une façon tout à fait indépendante de la croissance spontanée du mouvement ouvrier ; elle y fut le résultat naturel, inéluctable du développement de la pensée chez les intellectuels révolutionnaires socialistes [6].

La « spontanéité » chez les ouvriers était nécessaire mais totalement insuffisante. Elle appelait l'« éclairage » d'une minorité déposi-

4. LÉNINE, *Que faire ?* p. 238 et 236, respectivement ; souligné par Lénine.
5. LÉNINE, *Ce que sont les « amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates* (1894), Ed. citée, *op. cit.*, p. 100 s.
6. LÉNINE, *Que faire ?* p. 228.

taire d'un savoir « scientifique », appelée à ce titre à conduire la révolution. « Ainsi donc, il y avait à la fois un éveil spontané des masses ouvrières, éveil à la vie consciente et à la lutte consciente, et une jeunesse révolutionnaire qui, armée de la théorie social-démocrate, brûlait de se rapprocher des ouvriers [7]. »

Pour Lénine, l'idéologie socialiste est la seule acceptable en raison de son caractère scientifique et, pour fonder ce caractère, Lénine a besoin de se référer à Marx. Pour justifier le statut unique et privilégié de l'idéologie socialiste, Lénine prend appui sur « la seule conception scientifique » de l'histoire : celle qu'offre Marx. La minorité révolutionnaire éclairée s'alimente à cette source ; elle est témoin de la fidélité à cette source ; elle est gardienne de l'orthodoxie. D'où son rôle dans le Parti. Toutes les autres idéologies, toutes les autres traditions sont disqualifiées parce que *nécessairement* fausses en vertu du *monopole* de scientificité que s'assigne l'idéologie socialiste.

En dehors de proclamations répétées, on ne découvre nulle part comment Lénine établit ce monopole. On ne voit pas davantage comment, corollairement, il expédie en vrac les autres « idéologies » dans le royaume des ténèbres. L'idéologie socialiste s'impose en raison d'une valeur intrinsèque à nulle autre pareille. Elle *doit* être vraie *puisque* la minorité *éclairée* affirme qu'elle rend compte de l'histoire et de la société. Elle *doit* rendre compte de l'histoire et de la société, puisque la minorité éclairée affirme qu'elle est *vraie*. On voit ici la dette que Lénine a contractée face au monisme panlogique de Hegel et au matérialisme de Feuerbach [8]. D'où le cercle : le Parti fonde sa « légitimité » sur l'idéologie « vraie », mais c'est le même Parti qui définit la « véracité » de l'idéologie en question.

Alain Besançon a donc raison d'écrire :

> Au fondement des religions de la foi, il y a un *non-su* conscient. Abraham, saint Jean, Mahomet savent qu'ils ne savent pas. Ils savent qu'ils croient. Quand Lénine déclare que la conception matérialiste de l'histoire n'est pas une hypothèse, mais une doctrine scientifiquement démontrée, c'est une croyance, certes, mais qu'il imagine prouvée, fondée en expérience. Au fondement de l'idéologie, il y a un su. Lénine ne sait pas qu'il croit. Il croit qu'il sait [9].

7. LÉNINE, *Que faire ?*, p. 228.

8. Voir à ce sujet Franz GRÉGOIRE, *Etudes hégéliennes. Les points capitaux du système*, coll. *Bibliothèque philosophique de Louvain*, Publications universitaires de Louvain ; Paris, Béatrice-Nauwelaerts, 1958, spécialement p. 81, 142-146 et 187-190.

9. Alain BESANÇON, *Les origines intellectuelles du Léninisme*, coll. *Archives des Sciences sociales*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, p. 15. Voir tout le premier chapitre, consacré précisément à l'idéologie (p. 7-26).

Un nouveau scientisme

Lénine reprend donc le thème marxiste du prolétariat : celui-ci a une mission révolutionnaire de portée universelle. Toutefois, cette mission, le prolétariat ne peut l'exercer que grâce au rôle pédagogique que joue auprès de lui la minorité éclairée. Celle-ci révèle au prolétariat le pourquoi, le comment et le pour quoi de son action révolutionnaire. Ce rôle tutélaire, jadis dévolu aux philosophes ou aux clercs, est à présent exercé par les détenteurs d'un savoir supérieur dont l'autorité sur le prolétariat — et, par la médiation de celui-ci, sur tous les hommes — se fonde sur une connaissance des lois qui gouvernent le devenir de la société. Le rôle de ces « idéologues », de ces « dirigeants » [10], consiste à dévoiler ces lois, à les déclarer, à les déchiffrer *une fois pour toutes*, à mettre à nu le principe d'ordre qui gouverne les choses et la raison de leurs progrès.

La justice sera conçue à la manière des Anciens, comme une conformité à l'ordre du monde. Son instauration aura un caractère *polémique* : guerre de tous contre tous, des plus forts contre les moins forts. Tous disciples d'Héraclite : la guerre est le père de tout et de tous.

Se réclamant de cette idéologie, le Parti exercera nécessairement un rôle messianique et international. Le Parti communiste de l'Union Soviétique sera l'avant-garde de ce mouvement, qui, étendant partout ses relais et ramifications, s'organisera à partir de Moscou.

Ainsi apparaît en quoi la conception léniniste de l'idéologie se rattache à la tradition scientiste. Lénine élimine de l'œuvre de Marx les zones d'incertitude, les hypothèses, les appels à la vérification qu'elle comporte. D'une synthèse ouverte, il fait une totalité close, monolithique, autosuffisante. De même que, pour d'autres scientistes, la physique, ou la chimie, ou la biologie étaient censées fournir la seule méthode scientifique authentique et conduire aux seules connaissances valables, ainsi pour Lénine n'y a-t-il point de méthode ou de connaissance valables en dehors du marxisme tel que lui le conçoit.

En résumé, Lénine tient pour acquis que l'idéologie socialiste, étant scientifiquement fondée, s'impose à l'adhésion. Comme dirait K. Popper, étant indémontrable, elle est irréfutable [11]. Elle requiert une adhésion de foi aux connaissances révélées par les dépositaires du savoir ; elle exige la soumission à l'enseignement procuré par un magistère approprié. Ici apparaît donc l'idée d'une Eglise totale-

10. Cf. LÉNINE, *Que faire ?*, p. 230.

11. Voir les remarques de Karl POPPER sur la réfutabilité dans *La connaissance objective*, trad. de Catherine BASTYNS, coll. *Textes*, Bruxelles, Ed. Com-

ment sécularisée, qui a son magistère, et qui, par sa doctrine orthodoxe et scientifique, devra nécessairement garantir le triomphe du salut intramondain, c'est-à-dire du projet révolutionnaire qu'elle sécrète elle-même.

Pouvoir et mystification

De là suivent d'innombrables conséquences connues et méconnues. Epinglons-en quelques-unes : division des hommes entre ceux qui ne savent pas et ceux qui savent, et entre méchants et bons ; éclosion — surtout évoquée par Mao Tsé-Toung — d'un « homme nouveau », « converti » à l'idéologie scientifique ; rejet impitoyable de toute autre référence idéologique ; nécessité d'enseigner cette croyance-savoir qu'est l'idéologie, d'en imposer l'exclusivité, de la protéger par les moyens appropriés, etc. [12].

Lénine ne se rend pas compte que, ce faisant, il tombe sous la critique *marxiste* de l'idéologie. Tout son édifice idéologique est ordonné à l'exercice du pouvoir, mais il occulte et dissimule cet objectif en entretenant une illusion scientifique et en manipulant les masses prolétariennes. Lénine s'installe d'emblée dans l'impossibilité de chercher dans le consentement et la reconnaisance le fondement d'un pouvoir légitime. L'idéologie est la mystification qui prétend suppléer à cette carence irrémédiable.

Bien plus, par l'usage usurpateur qu'il fait de Marx pour les besoins de sa propre cause, Lénine entraîne le marxisme originel dans un processus qui altère son aloi scientifique. Par l'usage idéologique qu'il fait du marxisme, Lénine entraîne le marxisme à se dégrader et à ne survivre que comme réduction idéologique de lui-même [13].

L'HOMME, MESURE DE DIEU ?

La religion déclassée

La transmutation opérée par Lénine dans le concept d'idéologie amène une modification appréciable de l'approche marxiste des problèmes religieux. Elle commande l'attitude de l'Etat soviétique, qui continue à mettre en acte la pensée du fondateur vis-à-vis des croyants et des Eglises.

12. Jacques BAYNAC et ses collaborateur ont réuni plusieurs dossiers et témoignages consacrés à *La terreur sous Lénine (1917-1924)*, Paris, Le Sagittaire, 1975. Voir en particulier les contributions de Jacques BAYNAC (p. 7-49) et de S.P. MELGOUNOV (p. 69-133).

13. C'est notamment par ce trait que le communisme soviétique se distingue des *technocraties classiques*.

Chez Marx, la religion était dénoncée comme idéologie. Chez Lénine, l'idéologie socialiste accède à la scientificité. Du coup, la religion, *toute* religion, se trouve *déclassée* par l'idéologie scientifique. Encore y a-t-il des nuances entre les religions non révélées — les religions de la nature, les cultes des demi-dieux plus ou moins anthropomorphes, etc. — et la religion révélée. En effet, la religion non révélée pourrait encore être soumise à une interprétation réductrice, faisant appel, comme chez Comte, aux âges mentaux de l'humanité. La religion serait alors ramenée à des conditionnements, à des déterminants strictement intramondains, voire même purement matériels. Mais la religion révélée — ainsi la tradition judéo-chrétienne, l'Islam — se dérobe, dès son principe, à cette tentative de réduction, puisqu'elle pose au départ une initiative de Dieu dans l'histoire. On parlera à ce sujet d'une religion « positive », signifiant par là qu'elle repose sur une libre manifestation de Dieu. Dieu aurait pu ne pas se manifester en Jésus-Christ, mais *en fait* il a voulu se manifester, et l'Eglise porte témoignage de cette théophanie à laquelle Dieu n'était nullement « contraint ».

Or, à la suite de Lénine, dans la perspective soviétique, l'idéologie est seule productrice de Science et d'Objectivité, et ceux qui procurent cette idéologie sont, d'un même mouvement, mesure du connaître et de l'être. Du coup, si la religion non révélée est éventuellement récupérable par neutralisation réductrice, la religion révélée, visant le Transcendant, le Tout Autre se manifestant aux hommes, se trouve *a priori* frappée de l'arrêt de mort que lui oppose la détermination scientiste.

Selon cette détermination, en effet, l'homme fort, appelé à vaincre nécessairement dans le célèbre processus de lutte, est non seulement la mesure de l'homme ; il se pose en *mesure de Dieu*. Ainsi disparaît l'idée du Tout Autre et en même temps l'idée de mystère : tout ce qui résisterait à l'intellection fournie par l'idéologie serait déclaré inexistant ; n'a de réalité que ce qui peut être subsumé sous les catégories de l'idéologie. Seul est réel ce qui, vidé de toute opacité, se prête à être soumis, de part en part, à l'éclairage fourni par l'idéologie et par elle seule.

On remarquera ce que cette idéologie soviétique doit à la tradition kantienne (agnosticisme poussé ici jusqu'à l'athéisme ; rôle de la volonté, de l'obéissance, du devoir) ; à Feuerbach (réappropriation, par quelques hommes, de la perfection attribuée à Dieu ; pessimisme d'inspiration luthérienne) ; à Spinoza et surtout à Hegel (monisme et recours au célèbre « argument ontologique »). L'idéologie soviétique est héritière du monisme panlogique hégélien, revu

et corrigé par Feuerbach. On sait que ce dernier retournait contre elle-même la preuve ontologique par laquelle saint Anselme démontrait l'existence d'un être transcendant pour confiner cette preuve à l'intramondain. Poussée à bout, cette logique conduit aux conclusions suivantes : la minorité (Parti) éclairée (magistère) doit s'imposer (messianisme), et imposer (volontarisme) sa vérité (Pravda). Elle doit être bonne, véridique, et donc qualifiée (élitisme) pour la mission qu'elle s'arroge, car elle ne peut trouver qu'en elle-même (autojustification) les critères de la bonté et de la vérité. De même, sachant ce qui est bon et vrai, elle sait ce qui est mauvais et faux. Bref, le Parti est véridique *puisqu'il* est porteur de l'idée de vérité. C'est la minorité « éclairée » qui définit et qui produit le bon, le vrai et leurs corollaires : Prométhée est descendu du ciel. Dès lors qu'elle trouve en elle ces idées, la minorité s'aliénerait en en cherchant la source en Dieu [14]. Ainsi l'idéologie soviétique se présente-t-elle non seulement comme radicalement athée ; elle engendre, au surplus, une idolâtrie séculière : ceux qui produisent cette idéologie instaurent très logiquement non seulement une nouvelle foi, mais aussi une nouvelle morale, une nouvelle dévotion, un nouveau culte, une nouvelle Inquisition. « Tout Etat où la crainte de l'Etre suprême n'existe pas doit périr s'il n'est maintenu par la crainte du prince même qui supplée au défaut de religion [15]. »

Un goulag de l'esprit

L'idéologie soviétique se présente ainsi comme une totalité close, hermétiquement fermée à la transcendance. C'est une théorie du grand renfermement : goulag de l'esprit avant d'être goulag des corps. L'usage qui y est fait de la critique philosophique que Feuerbach et Marx adressent à la religion est lui-même idéologique. Cette critique philosophique est annexée, récupérée au profit du projet d'une minorité particulière — le Parti, et surtout la Nomenklatura —, qui veut instaurer son propre culte.

Or ce culte est précisément fondé sur l'invocation mensongère et opportuniste d'une critique philosophique manipulée. Ce qui est en question, ce n'est point tant la critique de la religion ; c'est plutôt l'*utilité* que présente la référence à ladite critique pour *dissimuler* l'intervention d'un groupe particulier soucieux d'imposer sa volonté de puissance. De ce fait, envisagée du point de vue de ceux qui la produisent, l'idéologie n'est pas prise au sérieux ; elle est une foi de

14. Voir Fr. GRÉGOIRE, *Aux sources de la pensée de Marx. Hegel - Feuerbach*, coll. *Bibliothèque philosophique de Louvain*, Louvain, Ed. de l'Institut Supérieur de Philosophie ; Paris, Vrin, 1947, p. 154.

15. MACHIAVEL, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, édit. Edmond BARINCOU, coll. *Bibliothèque de la Pléiade*, Paris, Gallimard, 1952, L. I, ch. 11, p. 413.

façade, un déguisement. Elle n'est pas davantage prise au sérieux par un certain nombre d'intellectuels à qui on voudrait la faire gober, car elle n'a pas de quoi s'imposer à l'assentiment de l'intelligence critique : tel est le drame des déviants. Mais elle reste un moyen étonnamment redoutable de domination des masses, d'intimidation, de terrorisme [16]. Pour peu que, sur base de manichéisme, soit interpellé l'instinct de survivance, l'idéologie soviétique reste une arme redoutable de domestication de la conscience naïve, car la « foi » qu'elle suscite n'est point question d'intelligence ; elle est affaire de volonté, de consentement, d'abdication, de servitude consentie [17].

Un cas de religion civile

Très logiquement, cette idéologie finit par sécréter un culte, lui-même mensonger. Le régime soviétique a mis au point un rituel « liturgique » — voir les défilés militaires et les shows cosmonautiques —, dans lequel s'exprime la puissance de l'Etat, tremplin de la lutte contre le Mal. Mais l'éclat de ces célébrations rejaillit forcément sur le Parti, et enfin sur ceux qui tiennent en mains les rênes de l'un et/ou de l'autre. Ces liturgies soviétiques sont donc des entreprises d'*auto-célébration* où, dès leur vivant, s'exposent à la vénération des masses reconnaissantes ceux qui ont assuré à l'Etat sa puissance et assigné au Parti sa mission.

L'idéologie soviétique sous-tend donc un régime qui s'inscrit dans la tradition de la « religion civile » [18]. A l'heure actuelle, elle est l'une des expressions majeures de l'athéisme politique, avec les néo-fascismes et les nouvelles technocraties.

Cette idéologie, parée du label de la scientificité, est en réalité un paravent destiné à dissimuler la volonté de ceux qui parviennent à s'imposer. Cette idéologie inspire tout un « cléricalisme séculier », vers lequel convergent, sans aucun pouvoir modérateur, la puissance et les privilèges [19]. Face à cette religion séculière, toutes les autres religions apparaissent non seulement comme rivales : elles doivent être déclarées impossibles a priori. On retrouve encore ici ce que le communisme soviétique doit, à travers Marx, à l'héritage kantien et à Comte. Les autres religions sont non seulement dénoncées à cause de l'aliénation qu'elles provoquent et qui aboutit, selon la cri-

16. Cf. Maurice MERLEAU-PONTY, *Humanisme et terreur. Essai sur le problème communiste*, coll. *Les Essais*, Paris, Gallimard, 1948.

17. Cette conception hyper-volontaire de la foi n'est pas sans rapport avec les traditions luthérienne et kantienne.

18. Cf. J.-J. ROUSSEAU, *Du contrat social*, IV, 8.

19. Voir G.E. LENSKI, *Power and Privilege. A Theory of Social Stratification*, coll. *McGraw Hill Series in Sociology*, New York, 1966. Voir p.ex. p. 67 s. ; 255-266 ; 305-308 ; etc.

tique bien connue, à démobiliser sur terre ceux qui, dès ici-bas, rêvent d'un paradis sans fin. Mais toutes les religions présentes, passées et à venir se trouvent rejetées a priori, attendu qu'elles sont dépassées par l'idéologie supérieure qui monopolise et épuise toute scientificité authentique [20].

Productrice de la seule idéologie scientifique, la minorité éclairée qui impose celle-ci doit nécessairement décréter l'impossibilité absolue d'une révélation positive. Cela n'a *pas de sens* d'envisager, ne fût-ce qu'à titre d'hypothèse de recherche, qu'un Dieu puisse prendre l'initiative de se manifester aux hommes dans le monde et dans l'histoire ; et le prétendre relèverait nécessairement de la supercherie. Il est décrété a priori qu'une révélation positive ne saurait avoir d'objectivité. Par là le communisme soviétique renoue avec la tradition des « philosophes » matérialistes du XVIII[e] siècle : qu'on songe à Helvetius, Condillac, d'Holbach, etc. A l'aune de l'idéologie scientifique, toute religion ne peut qu'émarger au monde des préjugés. A ce titre, autant qu'à d'autres, elle doit être extirpée sans pitié.

LE COMMUNISME SOVIÉTIQUE ET LA « NATIONALISATION » DE L'ÉGLISE

Nous allons à présent examiner les rapports entre le marxisme-léninisme tel qu'il s'incarne dans le régime soviétique, et d'autre part la religion chrétienne. Nous nous bornerons donc à examiner le « communisme réel ». Nous laissons de côté toutes les élucubrations des intellectuels qui bâtissent dans leurs ouvrages des marxismes de rêve. Doctrine de la praxis, le marxisme-léninisme ne peut se juger qu'à la lumière de la praxis qu'il sous-tend. Nous envisagerons d'abord rapidement la situation en U.R.S.S. et dans les pays de l'Est. Puis nous réserverons un développement plus important au problème tel qu'il se pose dans le monde occidental.

L'Eglise de la patience

Il est bien connu que les Eglises orthodoxes ont traditionnellement manifesté une tendance à accepter un certain contrôle du pouvoir civil. On ne signale guère qu'une seule poussée théocratique de quelqu'ampleur. Elle a eu pour protagoniste, au XVII[e] siècle, le Patriarche Nikon, qui exerça un temps le pouvoir religieux et temporel. Il est vrai que les dirigeants qui se sont succédé en Russie ont parfois dû composer avec l'Eglise. C'est ainsi que Staline, en 1941,

20. On reconnaît ici le thème hégélien de l'*Aufhebung*.

s'est vu contraint de pactiser avec l'Eglise orthodoxe pour stimuler le patriotisme russe face à l'invasion allemande.

L'Eglise orthodoxe est héritière de la tradition *césaropapiste*, qu'on peut faire remonter à Eusèbe de Césarée (mort en 340). Celui-ci développe une théologie impériale qui comporte une justification du rôle politico-religieux joué par l'Empereur Constantin. La tradition césaropapiste s'est maintenue plus vivace en Orient qu'en Occident. César s'y arroge volontiers le rôle de chef religieux, souvent sous couvert de « protéger » l'Eglise, en fait pour l'utiliser à des fins politiques [21]. La tradition orthodoxe comporte également une certaine accentuation de la tendance au *manichéisme*, sans toutefois qu'on puisse l'accuser de tomber dans ce piège. Elle est hantée par le couple blancheur-faute, orthodoxie-culpabilité, et pousse parfois cette dichotomie jusqu'au tragique. Ces thèmes sont abondamment illustrés dans la littérature russe du XIX[e] siècle, en particulier dans l'œuvre de Dostoïevsky. On trouve aussi dans l'histoire de l'Eglise orthodoxe une certaine insistance sur le mépris du monde, considéré comme mauvais, comme pécheur. De là l'idée de fuir ce monde, pour se réfugier dans les monastères, ou dans les célébrations liturgiques — du reste très solennelles [22].

L'Eglise orthodoxe russe est donc l'Eglise de la patience ; elle est gardienne d'une exigence de rigueur morale, qui s'exprime de façon exemplaire chez les gens simples [23]. Elle rappelle, avec une fidélité inébranlable, que la vie contemplative est une dimension essentielle du christianisme.

Pierre le Grand marque une étape dans l'histoire des rapports entre l'Eglise orthodoxe et le pouvoir impérial. Aux yeux des « philosophes » de son temps, il s'efforce de se présenter comme un monarque éclairé, dont le gouvernement s'inspire des principes de la raison. Cependant, aux yeux du peuple simple et ignorant, il continue à se faire passer pour un monarque de droit divin, dont le pouvoir se fonde en Dieu. La religion apparaît donc ici comme un instrument particulièrement *utile* pour mater le peuple ignorant — et qui doit le rester. Cet usage de la religion apparaît déjà dans le naturalisme italien de la Renaissance, notamment chez Pomponazzi, Laurentius Valla, puis chez Machiavel. C'est aussi Pierre le Grand qui

21. Cf. H.-X. ARQUILLIÈRE, *L'augustinisme politique. Essais sur la formation des théories politiques du moyen âge*, 2[e] éd., coll. *L'Eglise et l'Etat au moyen âge*, Paris, Vrin, 1955. Voir aussi Jean TOUCHARD et coll., *Histoire des idées politiques*, coll. *Thémis*, Paris, P.U.F., t. I, 1963, p. 122 s.

22. On remarque que les problèmes ici évoqués se trouvent au centre des débats sur la théologie des réalités terrestres qui eurent lieu dans les années 50.

23. Dostoïevsky est un des grands témoins de la tradition orthodoxe russe. Voir Lucio DAL SANTO, *Dostoevskij, cristiano contemporaneo e profeta*, dans la *Rivista del Clero italiano* 63 (1982) 273-280.

organisera l'Eglise orthodoxe de Russie suivant un système synodal inspiré des Eglises luthériennes [24]. Le régime communiste s'est bien gardé d'abolir cette institution ; comme les tsars, il a pensé la mettre à son service. Dans son organisation actuelle, le Saint-Synode de Moscou est précisément constitué d'un patriarche entouré de six évêques. Mais le Synode en question, comme du reste tous les Synodes, est contrôlé par le *Conseil des Affaires religieuses,* dont le but est de venir à bout le plus rapidement possible de toutes les superstitions rétrogrades ou, si elles s'avèrent irréductibles, d'en tirer parti pour le régime.

Un renouveau religieux

Cependant, pas plus que les tsars, le Parti n'est capable d'enchaîner l'Esprit. Dans un de ses derniers rapports au Comité Central sur la situation de l'Eglise en U.R.S.S., le Conseil cité proposait de classer les évêques en trois catégories : il y a ceux qui sont loyaux au régime et qui poussent cette loyauté jusqu'à ne pas développer leurs activités auprès du peuple ; il y a ceux qui sont loyaux au régime mais qui, tout en respectant les règles imposées, se révèlent très entreprenants dans leurs activités religieuses ; et enfin vient la catégorie de ceux qui contournent les lois et qui débordent de zèle [25]. L'activité des seconds et des troisièmes doit être débordante, si l'on en juge par quelques signes attestant la vigueur de la religion : distribution de Bibles, bien que ce soit interdit ; multiplication des baptêmes ; augmentation du nombre des mariages religieux ; usage d'insignes et d'objets religieux, surtout parmi les jeunes ; succès de certaines thèses divulguées par le courant russite, pour qui la religion orthodoxe fait partie intégrante de la culture russe ; renforcement des campagnes d'athéisme et publicité pour les musées athées reprenant les poncifs éculés de l'anticléricalisme homaisien ; emprisonnement de certains prêtres et de certains chrétiens, tel le P. Dimitri Doudko en 1980, etc. [26].

---

24. Cf. Nicolas BERDIAEV, *Les sources et le sens du communisme russe,* coll. *Idées,* 27, Paris, Gallimard, 1951, p. 19. Cet ouvrage reste toujours une référence obligée pour qui veut étudier l'attitude du communisme soviétique face à la religion. On complétera par un autre essai du même auteur : *Christianisme et marxisme. Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire,* trad. Laurent GAGNEBIN, Paris, Le Centurion, 1975.

25. Voir le *Rapport secret au Comité central sur l'état de l'Eglise en U.R.S.S.,* publié à Paris, éd. du Seuil, 1980 ; voir aussi Alexandre SOLJENITSYNE, « Lettre au Patriarche Pimène », dans le volume intitulé *Lettre aux dirigeants de l'Union Soviétique et autres textes,* Ed. du Seuil, 1974, p. 76-81.

26. Cf. la *Lettre du Conseil œcuménique des Eglises à l'Eglise orthodoxe russe* et la *Réponse de l'Eglise orthodoxe russe au Conseil œcuménique des Eglises,* dans *Doc. Cath.,* n° 1800, 18 janv. 1981, 98 s.

Dans son *Message d'exil,* Soljenitsyne écrit à ce sujet :

> En différents endroits, sous des formes différentes, on remarque... ici et là que la jeunesse contemporaine a un meilleur sens de la réalité que ses maîtres patentés. On dirait qu'elle traverse en plongée l'énorme amas de sottises accumulées devant elle, et que là-bas, de l'autre côté, elle cherche... Au lieu d'être objet de moqueries, la religion éveille à présent chez beaucoup d'entre eux l'intérêt, la sympathie, l'adhésion même. Et puis bien sûr on ne peut pas ne pas considérer comme un signe des temps le nouveau Pape. C'est... c'est... on ne trouve pas de mots. C'est un don de Dieu [27].

Malgré les difficultés que connaît l'Eglise en raison de la situation politique du pays, la vie religieuse manifeste donc actuellement des signes non équivoques de *renouveau* en U.R.S.S. Les observateurs expliquent ce renouveau par le concours de différents facteurs. Parmi ceux-ci, il faut relever *l'architecture* religieuse, souvent imposante, et dont quelques exemplaires ont été conservés avec le plus grand soin. Comment ne pas songer ici aux églises du Kremlin, ou aux monastères de la Trinité de Saint-Serge à Zagorsk, pour ne citer que ces exemples ? Ceci ne doit cependant pas faire oublier des destructions irréparables, des reconversions d'églises en dépôts de trams, de matériaux de construction, de charbon, etc., et des flambées iconoclastes dignes de certaines pratiques qui ont fait fureur au XVI[e] siècle ou à la Révolution française.

Mention doit également être faite de la *musique* religieuse russe, d'origine byzantine, justement fameuse dans le monde entier. Cette musique a du reste inspiré directement la plupart des grands compositeurs russes, et elle donne aux célébrations liturgiques une solennité unique au monde. Quant aux *icônes,* elles aussi d'origine byzantine, elles sont traditionnellement perçues comme de véritables théophanies, c'est-à-dire des manifestations permanentes du sacré.

Par leur beauté, toutes ces œuvres apportent déjà un support inestimable à la foi du peuple. Or, au cœur de ces monuments d'art religieux, il convient de rappeler la célébration régulière et souvent solennelle de l'*Eucharistie,* qui est certainement de nature, à elle seule, à stimuler les chrétiens à porter témoignage actif de leur foi, et en tout cas à soutenir l'Eglise de la patience et de l'espérance.

La plus persécutée des Eglises chrétiennes

Adhérer à une religion quelle qu'elle soit constitue de facto — nous y avons assez insisté — une contestation de l'idéologie prônée et imposée par le Parti. A cette « faute » déjà grave en soi, certaines

27. Alexandre SOLJENITSYNE, *Message d'exil,* Ed. du Seuil, 1979, p. 48 s. Sur ces problèmes, voir les deux livraisons de la revue *Les quatre fleuves,* consacrées au thème général *Pologne et Russie. Horizons nouveaux,* Paris, Beauchesne, 1981. Le n° 14 est entièrement consacré à la Russie.

traditions religieuses ajoutent encore des circonstances aggravantes. C'est le cas surtout de celles qui accentuent un particularisme national ou ethnique, tel l'Islam [28] ou le judaïsme [29]. C'est aussi le cas de celles qui fondent ou renforcent une solidarité transnationale en contradiction avec l'internationalisme prolétarien : qu'on songe ici au catholicisme d'une part, au judaïsme ensuite.

Parmi les Eglises chrétiennes. l'Eglise catholique est la plus persécutée parce qu'elle refuse de s'émietter en une poussière d'Eglises nationales que le pouvoir n'aurait aucun mal à récupérer. Les autorités civiles de tous les pays à régime communiste — en Chine aussi bien que chez le « Grand Frère » et ses satellites — se sont toujours efforcées de « nationaliser » l'Eglise catholique [30]. Mais, pour cette dernière, toute Eglise nationale est schismatique, dans la mesure où sa hiérarchie pousse l'autonomie jusqu'à mettre gravement en question tout lien organique à l'autorité universelle de Pierre. Toute Eglise qui se confine dans le particularisme perd son caractère missionnaire et prophétique.

De plus, alors que les relations Eglise-Etat [31] sont spontanément envisagées par la tradition orthodoxe en termes de césaropapisme, dans la tradition catholique, le pape et les évêques se sont toujours efforcés de sauvegarder l'indépendance de l'Eglise vis-à-vis du pouvoir temporel ; le souci de la liberté de l'Eglise y a été prédominant, même aux heures les plus sombres de la Querelle des Investitures ou des luttes entre le Sacerdoce et l'Empire. L'Eglise catholique a toujours été vigilante face aux poussées de césaropapisme ; la tentation qui l'a constamment hantée est plutôt celle de la théocratie, où le pouvoir religieux a tendance à empiéter sur le pouvoir temporel et à grignoter son autonomie. Les pays à forte tradition catholique seront pour la même raison mieux armés contre l'idéologie soviétique que les pays à forte tradition protestante. Comme le suggère en effet l'histoire politico-religieuse des pays germaniques et scandinaves, il y existe une réelle tradition de collaboration et même parfois de compromission entre le pouvoir politique et le pouvoir religieux. Cette tradition doit beaucoup à la doctrine luthérienne des deux glaives.

---

28. Sur la situation des musulmans, mais aussi sur le catholicisme, cf. Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE, *L'empire éclaté. La révolte des nations en U.R.S.S.*, Paris, Flammarion, 1978, notamment le ch. VII, « Religion et sentiment national », p. 225-254 et les références p. 299-304.

29. *Le Monde* publie assez fréquemment des articles sur la situation des Juifs en U.R.S.S. Voir p. ex. celui de Gilles FABRE-ROSANE, *Le combat culturel des Juifs d'Union soviétique*, dans la livraison du dimanche 14 mars 1982.

30. La revue *Documentation sur l'Europe centrale*, éditée à Louvain, publie régulièrement des textes relatifs à la situation de l'Eglise dans les pays de l'Est.

31. Les relations Eglise-Etat se reflètent largement dans les rapports avec le Saint Siège. Voir à ce sujet Mireille MAQUA, *Le point sur l'Ostpolitik du Vatican*, dans *Documentation sur l'Europe centrale*, 20 (1982), n° 2, 76-86.

Le cas de la *Pologne* illustre bien notre propos, et révèle la force contestatrice du catholicisme. Ainsi apparaît, du point de vue catholique, le sens de la solidarité avec la Pologne. Les catholiques polonais donnent l'exemple de la contestation du pouvoir de César ; mais cette contestation est elle-même appelée à susciter des échos de la part des catholiques de l'extérieur. En résumé, la religion catholique peut fournir une « réserve critique » face à la démesure du pouvoir ; encore faut-il que les catholiques ne cèdent pas au conformisme [32].

L'ATHÉISME PRATIQUE DES CHRÉTIENS

Aucune vexation n'est épargnée à l'Eglise en U.R.S.S. ni dans les pays de l'Est. On est donc fondé à se demander pourquoi les partis communistes d'Occident et du Tiers-Monde — dont les liens avec le P.C.U.S. sont bien connus — multiplient les tentatives de séduction à l'égard des chrétiens.

Cette question se trouve au cœur de bien des débats entre les chrétiens, entre les catholiques surtout ; elle est aussi au centre de bien des discussions au sujet des théologies de la libération en Amérique latine.

L'utilité de l'opium

En une première approche, que développe Berdiaev, les communistes redoutent les chrétiens. En effet, pour autant que ceux-ci restent pleinement attachés à leur foi, aux yeux des communistes les chrétiens « *brisent l'unité* » du mouvement et il faut même leur préférer les contre-révolutionnaires déclarés. D'après les communistes soviétiques, il est impossible d'être chrétien et communiste. Deux conceptions du monde et du salut s'affrontent ici, et elles sont incompatibles [33].

Les chrétiens représentent néanmoins une force potentielle non négligeable. Dans la mesure où les communistes reconnaissent que les chrétiens sont animés par un certain idéal démocratique, ils peuvent envisager de les enrôler dans un « programme commun ». Des mouvements — aux contours relativement imprécis — comme « Chrétiens pour le socialisme » retiennent certainement l'attention des communistes.

Cependant, comme il y a incompatibilité de principe, dans la meilleure des hypothèses, ces chrétiens ne pourront être envisagés offi-

32. Sur l'Eglise de Pologne, cf. le n° 13 de la revue *Les quatre fleuves* (cité *supra*, note 27).

33. Cf. N. BERDIAEV, *Les sources et le sens du communisme russe* (cité *supra*, note 24), p. 333 s.

ciellement que comme alliés tactiques. En fait, le communisme d'obédience soviétique revient ici, pour en faire usage à son profit, et pour le retourner contre les chrétiens, au thème de la *religion-opium*. Mais il reprend ce thème moins comme il apparaît dans la tradition marxiste que comme il est développé dans la tradition naturaliste de la Renaissance italienne. Peu importe, *du moins en une première étape*, le contenu de la religion, pourvu que nous, communistes, y trouvions quelqu'utilité. Cette même religion qui, pour le rationalisme naturaliste, permettait aux dirigeants « éclairés » de domestiquer le peuple, pourra servir aux communistes pour manipuler les chrétiens eux-mêmes.

Pour cela, il faut « tendre la main » aux chrétiens, leur proposer une alliance, un « compromis historique », etc., étant bien entendu que, par devers eux, les communistes ne sauraient accepter de mettre en question l'intégrité de leur « idéologie scientifique », ainsi qu'il ressort clairement des débats sur les limites de la détente, qui ont été relancés à l'occasion de la Conférence d'Helsinki (1975) [34].

Pour les communistes, le christianisme ne peut avoir d'utilité que retourné contre les chrétiens afin de les récupérer, les annexer, les manipuler. Car dans la mesure où la foi des chrétiens conserve son intégrité et l'Eglise son indépendance, la Communauté des croyants représente un potentiel de contestation aussi radicale qu'irréductible. C'est donc ce potentiel qu'il s'agit de neutraliser, de désamorcer et de canaliser au profit de la Cause [35].

La démobilisation des chrétiens

Pour démobiliser les chrétiens, il est fait appel à diverses méthodes :

1. Il faudra d'abord recourir au *concordisme* à bon marché. On utilisera les mêmes mots, voire les mêmes slogans, pour créer l'illusion qu'ils renvoient aux mêmes réalités et qu'ils sont utilisés dans le même sens. Or des mots comme fraternité, justice, paix, liberté, personne, communauté, Etat, etc. sont loin d'avoir le même sens selon qu'on les emploie dans une perspective soviétique ou dans une perspective chrétienne. L'identité du vocabulaire peut créer l'impression d'une identité d'inspiration et de projet [36]. Mais ces pseu-

34. La Commission pontificale Justice et Paix a publié une brochure sur *La liberté religieuse et l'acte final d'Helsinki* ; il s'agit du supplément au n° 3 de la série *Enseignement social de Jean-Paul II*, Cité du Vatican, 1981.

35. Les réflexions ici proposées nous ont été largement suggérées par un remarquable article de François DENANTES, auquel nous renvoyons le lecteur : *Une logique influente*, dans *Etudes* 345 (octobre 1976) 293-312.

36. Dans son Encyclique *Mit brennender Sorge* (1937), consacrée au National-socialisme, Pie XI mettait déjà les catholiques en garde à propos des traquenards du vocabulaire. « Il vous faudra veiller d'un œil particulièrement attentif... à

do-identités aboutissent à un grave malentendu, dont les chrétiens font les frais et dont les communistes tirent bénéfice.

En effet, ces mots-clés qui, au départ, gardaient pour les premiers leur spécificité chrétienne, deviennent rapidement *équivoques* et ils finissent par se *vider* de toute substance chrétienne pour signifier ce que l'idéologie soviétique leur assigne comme signification. Car, pour les communistes, ces mots ne sauraient avoir la moindre spécificité chrétienne ; ils ne sauraient donc être équivoques : ils ont le seul sens que l'idéologie leur attribue. Or le sens de ces mots peut varier *au gré* des exigences de la stratégie et de la tactique. La *volonté* du groupe dominant fera prévaloir, selon les convenances de ce même groupe, le sens des mots qui sert la Cause — telle que ce groupe l'interprète. Ainsi, en énervant le souci de vérité pour lui préférer celui d'intérêt, le marxisme se révèle comme un amoralisme — sauf à considérer comme moral le souci de la pure efficacité. Cet utilitarisme rattache le courant marxiste soviétique à la tradition machiavélienne.

Par là, le vocabulaire théologique lui-même devient le fer de lance de la domestication idéologique des chrétiens ; et la religion devient opium, *en ce sens* qu'elle les aliène eux-mêmes par rapport au Transcendant et à la Révélation.

2. Ce concordisme de bazar est accentué par le climat de la *détente*, et par les discussions, fréquemment piégées, sur la paix. Or la détente implique la nécessité d'endormir la vigilance, celle des chrétiens en particulier. Plus précisément, ce qui importe, c'est de mettre en veilleuse la vigilance critique des chrétiens. Le cas échéant, on exaltera les beautés du « pluralisme », tout en entretenant soigneusement le flou et le relativisme sceptique que celui-ci comporte fréquemment. On mettra donc entre parenthèses toutes les questions dogmatiques, en les déclarant inintéressantes eu égard au grand dessein révolutionnaire qui justifie que toutes les énergies s'unissent, autour des communistes, en un front commun. Plus particulièrement, on laissera de côté toute référence embarrassante aux problèmes les plus angoissants : la finitude, la souffrance, la mort.

3. Devenue inintéressante pour la Cause, et ayant cessé d'être dangereuse, la religion sera éventuellement considérée comme une affaire de contemplation et, à ce titre, tolérable, un peu comme l'est l'Eglise orthodoxe en U.R.S.S. De toute façon, la religion sera soumise à un processus de *privatisation* : la religion sera confinée dans

---

ce que les concepts religieux fondamentaux n'en viennent pas à être vidés de leur contenu essentiel et détournés vers un sens profane. » Cf. le recueil de E. MARNY, *La communauté humaine selon l'esprit chrétien. Documents*, Fribourg (S.) — Paris, Ed. Saint-Paul, 1949, p. 160, n° 264. Pie XI cite alors quelques mots piégés : Révélation, foi, immortalité, péché originel, Croix du Christ, etc.

la sphère du privé et même de la stricte vie individuelle. On retrouve ici un des aspects du débat théologique entre foi et religion : la religion évoque une expérience de foi vécue dans une communauté institutionnalisée ; la « foi seule » évoque l'expérience religieuse intérieure et individuelle.

4. Tout naturellement, au terme de cet itinéraire, l'agir chrétien perd à son tour toute spécificité. Cet évidement de la morale chrétienne — en particulier et d'abord en ce qui concerne l'engagement du chrétien dans la société — résulte directement et fatalement des trois points qu'on vient d'examiner. Il n'y a plus de place pour un *sens chrétien* de l'action, ni pour une *action spécifiquement chrétienne*.

5. La perte de spécificité de l'action chrétienne est le terme d'un processus d'escalade commencé au niveau du vocabulaire. Ce processus porte aussi la promesse de la *conversion* de l'allié tactique en allié stratégique. L'allié tactique est celui à qui on fait appel en vue de telle action ponctuelle, de l'exécution d'un programme limité ; c'est la dupe dont on pourra se débarrasser, une fois obtenu l'effet recherché, en vertu de la célèbre « doctrine du saucisson » [37]. L'allié tactique pourra devenir allié stratégique s'il se rallie aux objectifs fondamentaux du programme révolutionnaire, avec la planification que celui-ci suppose et les forces qu'il faut mobiliser en vue de l'exécuter [38].

La conversion de l'allié tactique en allié stratégique est atteinte lorsque le chrétien est devenu « objectivement » communiste, ce qui n'implique pas forcément qu'il soit subjectivement conscient de sa nouvelle condition. En alignant strictement leur comportement sur le comportement des communistes, les chrétiens portent témoignage d'un comportement vidé de toute référence chrétienne. La pratique du front commun achève de dissoudre les résidus de la foi religieuse qui, à la faveur des équivoques, est prise en relais par la foi idéologique. Or le chrétien est appelé à donner *un témoignage qui lui est*

37. Cette expression apparaît en Hongrie vers 1946-47 et est explicitée en 1952 par Matyas Rakosi. Elle est le complément naturel de la doctrine des fronts communs. En un sens dérivé, la même expression peut aussi désigner le grignotage : on obtient d'un allié (tactique) ou simplement d'un interlocuteur, pièce à pièce, successivement, des concessions ou avantages qu'il n'accorderait jamais en bloc. Cf. G.A. WETTER et W. LEONHARD, *La ideología soviética*, coll. *Biblioteca Herder*, Sección de filosofía y teología, 60, Barcelona, Herder, 1964, p. 396 s.

38. Nous touchons ici quelques thèmes-clés de la tradition léniniste : compromis, coalitions, maillon le plus faible, gauchisme-opportunisme, etc. La doctrine des fronts populaires a été explicitée en 1935 par Georges Dimitrov, et endossée par Staline. Lorsque les forces communistes sont, à elles seules, incapables de prendre le pouvoir, elles peuvent s'unir tactiquement, dans ce but, avec des forces « progressistes » non communistes. Après quoi, on applique la tactique du salami. Cf. Jean ROUX, *Précis historique et théorique de marxisme-léninisme*, Paris, Laffont, 1969, p. 187-189.

propre, qui tire son sens de l'Evangile, et qui s'articule en prise directe sur sa foi [39].

La preuve *a contrario* de l'incompatibilité du témoignage spécifiquement chrétien avec l'idéologie soviétique nous est donnée dans le fait que tous les régimes communistes d'inspiration soviétique s'appliquent à supprimer les organisations chrétiennes (syndicats, écoles, hôpitaux, etc.), parce qu'elles attestent l'efficacité croyante précisément *en tant que* croyante. C'est notamment ce qui explique l'insistance de Jean-Paul II sur la liberté religieuse [40].

Innocents utiles

On voit donc qu'en tirant parti de la religion-opium, le communisme soviétique et international conduit les chrétiens à un véritable *athéisme pratique*. Celui-ci aliène les chrétiens par rapport à leurs références religieuses ultimes ; elle leur fait perdre leur identité [41]. Finalement, sécurisés par la nouvelle scolastique, colonisés idéologiquement, ils perdent leur titre d'« innocents utiles » et sont promus à la condition de militants, voire — suprême consécration, suprême apostasie — de membres du Parti. « Contente-toi d'obtenir d'un homme son arme, sans lui dire que c'est pour le tuer avec ; quand elle sera dans ta main, tu pourras satisfaire ton envie [42]. »

A partir du moment où ils militent explicitement pour la Cause, les chrétiens — et même, dit-on, certains théologiens — peuvent pratiquer l'« entrisme ». Ils peuvent entrer, ou rester, en tant que militants objectivement communistes, dans des organisations chrétiennes, où ils travaillent en s'appliquant à transformer ces organisations de l'intérieur. En pratiquant l'entrisme, l'infiltration, des alliés stratégiques peuvent opérer un travail de termites et contribuer à coloniser, de l'intérieur, les médias, les universités, les partis, les organisations culturelles les plus diverses, les organisations religieuses elles-mêmes [43].

Sans entreprendre ici un développement sur ces questions, il reste opportun de rappeler que l'engagement socio-politique du chrétien

39. Le thème des œuvres domine l'épître de saint Jacques (cf. ch. *2*), et est au cœur de la première épître de saint Jean (cf. *3*, 18). Tout proche est le thème paulinien des fruits de l'Esprit (cf. *Ga 5*, 22 ; *Col 1*, 10).

40. C'est ce qui apparaît dans le recueil publié par la Commission pontificale Justice et Paix, préparé par le P. Roger HECKEL, et qui a pour titre : *La liberté religieuse. Textes de Jean-Paul II (octobre 1978-novembre 1979)*, coll. *Enseignement social de Jean-Paul II*, 3, Cité du Vatican, 1980.

41 On retrouve ici le thème hégélien de l'*Entfremdung*.

42. MACHIAVEL, *Discours*... (cité *supra*, note 15), L. I, ch. 44, p. 477.

43. On exagérerait en affirmant que les Universités Catholiques elles-mêmes échappent totalement à ce danger. Leur spécificité chrétienne est en outre menacée, de façon très comparable — et aussi de l'intérieur —, par une flambée de positivisme scientiste.

s'enracine dans une conversion personnelle de nature religieuse et dans une inconnaissance de l'avenir, que nous devons créer et dont nous sommes donc responsables. Cet engagement, référé au « souci » chrétien de justice, de charité, de fraternité, et alimenté dans l'Ecriture et les Sacrements, fait une large place à l'invention, à l'effort, à l'expérience et même à l'échec.

De plus, les moyens mis en œuvre par le chrétien ne peuvent démentir la fin qu'ils affirment rechercher.

> Aujourd'hui, écrit Soljenitsyne, que toutes les haches ont fini de faire leur travail, qu'a levé tout ce qui avait été semé, nous voyons dans quelle erreur étaient tombés, dans quelles fumées s'étaient égarés ces jeunes gens si sûrs d'eux-mêmes qui pensaient, au moyen de la terreur, d'un soulèvement sanglant et de la guerre civile, apporter au pays la justice et le bonheur. Non, merci, ô dispensateurs de lumières ! Car maintenant, nous savons que l'infamie des méthodes se multiplie dans l'infamie des résultats. Que nos mains restent pures [44] !

Servir deux maîtres ?

En U.R.S.S. et dans les pays satellites, l'idéologie soviétique est appelée à « légitimer » le pouvoir qu'exerce la minorité éclairée. Dans les pays occidentaux, la même idéologie présente une *utilité* différente : elle est appelée à jouer un rôle contestataire. Là elle joue un rôle conservateur ; ici, elle entend jouer un rôle révolutionnaire. Là elle est inscrite dans les institutions ; ici elle aspire à renverser les institutions en place pour en instaurer de nouvelles. Il n'est donc pas étonnant que la confrontation entre l'idéologie soviétique et le christianisme soit perçue différemment selon que l'on envisage cette confrontation du point de vue des pays de l'Est ou de l'Occident.

Nous avons accordé une attention particulière aux problèmes que pose, en Occident, l'adhésion pratique des chrétiens à l'idéologie soviétique. Par la même occasion, nous avons rencontré de plein fouet quelques-uns des problèmes que posent certaines théologies de la libération. De ce que nous avons vu, il ressort qu'on est sûr de se faire piéger lorsque, sous couvert de dialogue-en-vue-de-la-collaboration, on se prélasse dans de savantes dissertations sur les multiples avatars que la pensée marxiste a connus grâce à l'inventivité débridée d'innombrables intellectuels. Dès lors qu'il est question d'un dialogue-en-vue-de-la-collaboration, il faut tenir qu'il n'y a de marxisme qu'incarné dans des institutions et des régimes concrets. Dès qu'il est question de pratique politique, seul le « communisme réel » mérite d'être pris en compte. Faute de respecter cette exigence méthodologique élémentaire, les discussions entre chrétiens et communistes sont très souvent en porte-à-faux [45]. Or, du point de vue de l'analyse politique, il ne saurait être question de disserter

44. A. SOLJENITSYNE, *Lettre aux dirigeants de l'Union Soviétique*, p. 128 s.

sur un « modèle communiste » éventuel, qui ressortirait à l'utopie. Les vœux et les rêves doivent ici s'effacer devant l'observation, l'histoire, la comparaison, l'expérience.

C'est dans cette optique concrète qu'il se confirme qu'il est bien difficile de servir deux maîtres. Aussi bien, est-ce dans cette perspective réaliste que nous avons voulu reprendre le problème de la collaboration entre chrétiens et communistes. Cette reprise nous a conduit à une conclusion lapidaire et terrible. L'enjeu de cette collaboration est double. C'est d'abord la possibilité de sauvegarder la dimension politique du témoignage chrétien ; c'est ensuite, plus radicalement encore, la possibilité, terrifiante pour des chrétiens, de s'employer à dégrader le christianisme en athéisme pratique.

B 1348 Louvain-la-Neuve

Département de Sciences politiques
Collège Jacques Leclercq, B. 134,
Place Montesquieu, 1

Michel SCHOOYANS

Professeur
à l'Université de Louvain

45. Cf. A. BESANÇON, *Les origines intellectuelles du léninisme* (cité *supra*, note 9), p. 13.